

Le 6 mai prochain, André-Joseph Léonard, archevêque de Malines-Bruxelles, primate de Belgique, aura 75 ans et enverra sa « lettre de renonciation » au Pape. L'occasion du bilan d'une vie. Dans ce grand entretien accordé à Paris Match, M^{gr} Léonard n'éluide aucun des grands débats qui traversent l'Église. Mieux, il se livre avec beaucoup de franchise et d'humilité, conférant à ce texte un statut de véritable confession. Où le primate de Belgique parle de sa lassitude et de sa fatigue, de son enfance, de sa vocation, de sa mère qu'il regrette d'avoir fait pleurer, de son père qu'il n'a pas connu, de son compte en banque, de ses balades à vélo, de son goût pour la politique, s'affirmant tel un « homme

de gauche ». Où il parle de la Grèce, des sans-papiers, des crimes djihadistes mais aussi de la violence que peuvent receler certains textes sacrés. Sans avoir peur de ramer à contre-courant, M^{gr} Léonard explique, parmi bien d'autres choses, pourquoi il n'est pas Charlie.

SUR LE DÉPART, LE PRIMAT DE BELGIQUE REÇOIT PARIS MATCH POUR UN ENTRETIEN-ÉVÉNEMENT

André-Joseph Léonard dans son bureau de l'archevêché de l'archidiocèse de Malines-Bruxelles, où il réside.

M^{GR} LÉONARD

se confesse

PHOTO RONALD DERSIN



« Je ne suis pas Charlie »

MICHEL BOUFFIOUX RENCONTRE M^{GR} LÉONARD

Paris Match. Monseigneur, on dit parfois que l'habit ne fait pas le moine.

M^{GR} Léonard. Je connais l'expression, oui.

Derrière votre austère costume de « clergyman » se cache-t-il quelqu'un qui a de l'humour, voire qui serait un peu farceur ?

Certainement. Cela m'a encore été dit très récemment par des personnes que j'ai côtoyées pendant dix jours, lors de ma visite du doyenné d'Asse : « Monseigneur, on ne vous imaginait pas comme cela ! » J'aime bien rire, je ne suis pas toujours très sérieux et il m'arrive d'être blagueur.

On vous dit quelque peu fatigué ?

C'est exact, je ressens que l'âge est là. J'aurai bientôt 75 ans. Je deviens plus vulnérable. Toutefois, mon agenda demeure extrêmement chargé ; c'est celui d'un homme en pleine force de l'âge. Quand je songe à tous ces exposés, à toutes ces prestations qui se succèdent, cela me pèse parfois un peu. Heureusement, j'ai une capacité d'improvisation assez grande. Le plus souvent, comme je n'ai pas le temps d'écrire toutes mes interventions, je jette quelques points importants sur le papier et puis je me lance.

M^{GR} Léonard durant son entretien avec Michel Bouffieux : « Quand on entre en dialogue avec eux, les gens apparaissent toujours sous un jour meilleur que ce que vous aviez imaginé. »



Ce n'est pas un peu périlleux ?

J'ai tout de même l'expérience de vingt ans d'enseignement et de vingt-quatre ans d'épiscopat ! Je rédige certains textes, tels que l'homélie de Noël ou de Pâques. Mais je n'aime pas trop ça ; je me sens comme ligoté dans mon expression. Un texte écrit que l'on déclame, cela manque de spontanéité. **Votre fatigue est évidemment physique, pas morale ?**

Le moral est bon, bien que j'éprouve parfois une forme de lassitude qui se traduit par un besoin de solitude. Avoir une journée pour moi, ne fût-ce qu'une ! Il y a des personnes qui souffrent de solitude, moi c'est l'inverse. Le seul moment où je suis seul, c'est quand je rentre dans mon lit ! Parfois, j'ai un quart d'heure après le repas de midi. Mis à part cela, les journées sont rythmées par la prière, les audiences, les visites, les innombrables rencontres.

Et si vous l'aviez, cette journée de solitude ?

Je partagerais mon temps entre l'écriture, la lecture et la prière. Par beau temps, ce serait très agréable d'aller prier dans le beau jardin de l'évêché. Peut-être irais-je aussi un peu nager dans la piscine locale, c'est un sport que j'aime. Ou alors, j'irais me promener. A pied ou en bicyclette. On m'a offert un vélo avec assistance électrique pour mes cinquante ans de sacerdoce. Durant les dernières vacances d'été, j'ai fait plus de 500 kilomètres dans les campagnes flamandes, le plus souvent entre Malines et Lier. De vrais moments de détente, de bonheur simple et vivifiant.

Vous ne passez pas vos vacances à l'étranger ?

Je reste à Malines ! Pendant l'année, je déloge très souvent pour mes activités professionnelles. Dès lors, quand je me retrouve chez moi, sans agenda, cela équivaut à des vacances. **Affirmeriez-vous que vous êtes un homme heureux ?**

Oui, je suis très heureux. Toute ma vie d'évêque a été très heureuse. Avec, bien entendu, des moments plus difficiles que d'autres, des combats. Mais globalement, je ressens un bonheur immense, nourri continuellement par cette fonction qui me conduit dans d'innombrables lieux, à la rencontre de tellement de gens. Je considère cela comme un privilège. De cette expérience humaine et spirituelle, j'ai retiré un enseignement fondamental : quand on entre en dialogue avec eux, les gens apparaissent toujours sous un jour meilleur que ce que vous aviez imaginé. J'ai notamment été très marqué par des visites que j'ai pu rendre dans des prisons. L'être humain est passionnant.

Sauf à être totalement dépourvu d'altruisme, la question du bonheur n'est pas simple dans un monde qui connaît tellement de malheurs...

Avoir le bonheur coupable ne sert à rien. Ce qui est important, c'est de chercher la félicité dans la rencontre avec les autres, sans fermer les yeux et le cœur à la souffrance qui nous entoure. Quand des gens viennent me confier leurs difficultés, leurs questionnements, ce qui leur fait mal, leur détresse m'accompagne dans tout ce que je vis.

Quelle est votre définition du bonheur ?

Je dirais que le bonheur, c'est la joie profonde du cœur. Il est plus facile à trouver si l'on vit dans la sobriété. Voilà ! J'essaie de vivre sobrement. Très modestement. Mon bonheur n'est donc jamais dans les choses. Je ne dépense rien de l'argent que je gagne, sauf pour payer ma nourriture et un peu de mazout pour ma voiture... Encore que. Je roule de moins en moins, privilégiant les transports en commun. Pour le reste, je n'ai pas de budget sortie, je n'ai pas de budget vacances. Tout ce que je gagne, je le donne à des œuvres venant en aide à des personnes en difficulté. Au moment où je vous parle, il doit y avoir 12 euros sur mon compte en banque.

C'est une éthique de vie ?

Tout à fait. Je ne veux pas penser à l'avenir. De toute manière, comme ancien professeur et archevêque, ma pension sera confortable. Elle le sera même beaucoup trop au regard de mes besoins personnels. Je liquiderai tout cet argent en le donnant, notamment pour la formation de futurs prêtres. Il y a aussi un nombre incroyable d'initiatives qui sont menées par des associations chrétiennes pour aider socialement des personnes démunies. J'ai envie de les soutenir autant que je peux. Ainsi, je me débarrasse...

Parmi les causes que vous défendez, il y a celle des sans-papiers ?

J'en ai rencontré beaucoup, oui. Le 31 décembre, il y en avait une centaine devant ma maison. Au centre de Steenokkerzeel, j'ai eu plusieurs échanges extrêmement poignants. J'ai visité une ancienne maison de repos squattée à Molenbeek où, parmi les deux-cents résidents, une trentaine de ces malheureux faisaient la grève de la faim. Je leur ai dit l'admiration que j'ai pour leur courage, mais aussi que la grève de la faim n'est pas un bon moyen de négociation. Je leur ai dit de ne pas s'attendre à des régularisations collectives puisque ce n'est pas inscrit dans l'accord de gouvernement. Mais il y a quand même des causes que l'on peut plaider. J'en ai parlé avec le Premier ministre. J'ai écrit au secrétaire d'Etat à l'Asile, Theo Francken.

A quelles fins ?

J'essaie de porter la voix de ces gens. Je n'ai aucun droit à être ici chez moi alors qu'eux sont en exil. Il y a des réfugiés économiques, sans doute, mais il y a aussi des situations de vraie détresse qu'on ne peut pas ne pas entendre. Cela m'a bouleversé de rencontrer des femmes, des enfants qui sont seuls. Il est vrai que, sur le plan politique, ce n'est pas le bon moment de faire une action, au tout début d'une législature. Tout le monde se surveille, tout le monde se regarde. Mais pour ces malheureux, le mauvais moment, c'est tout le temps, ils sont dans la détresse.

Les cœurs se sont trop endurcis dans notre société ?

Je le crois, oui. Et mon rôle implique d'être sensible à cette détresse. Cela ne m'empêche pas de comprendre les difficultés politiques. J'ai entendu à la radio un spécialiste de l'immigration qui disait qu'il y a eu, qu'il y a et qu'il y aura toujours des gens qui ont voulu, veulent et voudront venir à tout prix. Alors, pourquoi ne pas accepter l'immigration et l'encadrer ? Par exemple, Obama va régulariser prochainement beaucoup de personnes. Cela dit, il y a une grande différence entre les Etats-Unis et nous ; le directeur de l'Office des étrangers, M. Roosemont, me l'a fait comprendre. Là-bas, les régularisés ne disposent pas de la sécurité sociale comme chez nous. Le coût d'une régularisation dans notre système social n'est pas le même, il est beaucoup plus lourd. On ne peut ignorer cela non plus. Mais vous me demandiez tout à l'heure si le bonheur



était égoïste. J'y reviens. Il l'est toujours un peu. **Vous vous en êtes déjà fait le reproche à titre personnel ?**

Oui, bien sûr. On pourrait toujours s'oublier plus. Au fond, le vrai bonheur se trouve auprès des autres, dans le fait d'être aimé. Mais le cœur de l'homme est si large que seul un autre amour peut vraiment le combler (il regarde vers le haut et sourit). Je pense au Patron, oui !

Outre votre naissance, le premier fait marquant de votre biographie est la perte très rapide de votre père. Cette condition d'orphelin a-t-elle été un déterminant de votre existence ?

Je ne le pense pas. Mon père était employé aux téléphones et télégraphe à Namur. C'était un homme très engagé sur le plan syndical. Il était affecté aux liaisons téléphoniques et télégraphiques. Je suis né le 6 mai 1940. Il est parti le 11 mai, tué en même temps que d'autres collègues à Tournai. Un enfant qui perd son père quand il a 5 ou 6 ans ressent l'absence. Mais moi, je n'ai jamais connu le mien. Comment souffrir de la perte d'une réalité que l'on n'a jamais connue ? Et puis, j'ai eu des pères de substitution au travers de mes trois frères aînés et de mes deux oncles.

« Au moment où je vous parle, il doit y avoir 12 euros sur mon compte en banque »

Vous êtes le cadet de quatre frères qui, tous, sont devenus prêtres. Hasard ou nécessité ?

Je ne crois pas au hasard. Dans le même temps, je reconnais que c'est fascinant dans la mesure où rien n'a jamais été concerté. Ce n'est pas non plus une influence domestique : ma mère était une femme pieuse mais aussi très réaliste. Je ne me souviens pas qu'elle nous ait jamais encouragés à la prêtrise. Pour moi, cette voie est apparue très vite comme une évidence, le jour de Noël, en 1946. J'avais 6 ans et demi. Je me vois encore près de la crèche quand j'ai dit à Jésus que je deviendrais prêtre. Un an plus tard, j'ai constaté que Jean, mon frère aîné, entrait au séminaire. Pierre et Paul l'ont suivi. Mais jamais on n'a parlé entre nous de ces choix. Il y avait une sorte de pudeur qui nous en empêchait. A vrai dire, je parlais rarement de choses profondément spirituelles avec mes frères. Il faut chercher les raisons de mon engagement ailleurs, peut-être dans le modèle représenté par quatre prêtres remarquables de la paroisse de Jambes. Très jeune encore, j'ai eu envie de vivre comme eux. Il y avait une ferveur dans la paroisse qui m'a touché en plein cœur. Ils m'ont donné le goût de la prière, de la liturgie, des chants en français et en latin.

(suite page 62)

« Je suis un homme de gauche »

Quel genre d'enfant étiez-vous à l'école ?

En élocution, en diction, en théâtre et en éducation physique, j'étais nul ! Mais comme j'étais brillant dans tout le reste, mes copains disaient que je deviendrais évidemment curé comme je le proclamais, mais aussi professeur d'université. Je suis devenu l'un et l'autre.

Si vous n'aviez pas fait carrière dans l'Église ?

La politique aurait pu être un métier passionnant. Il y a une bonne partie du bonheur des gens qui dépend de la qualité de ce travail. Bien que la nécessité de vendre mon image m'aurait coûté. Voir ma tête sur des affiches pour attirer l'électeur, ce n'est pas mon genre ! Je présume aussi qu'il est difficile d'aller

« La Grèce ? Les cures d'amaigrissement continues, ce n'est pas très bon pour la santé des personnes »

au bout de ses convictions en politique parce qu'il faut toujours tenir compte de la sanction électorale ; cela, je l'aurais mal vécu. Par contre, comme prêtre ou comme évêque, on a une liberté de parole assez rare. Je ne dépends pas d'une élection. Y aurait-il des élections que je ne me plierais pas au désir d'un électeur. Cela ne veut pas dire que je dénigre l'engagement politique. Au contraire, il est extrêmement précieux. Quand je parle dans des écoles, je conseille aux jeunes de s'engager en politique.

On vous présente souvent comme un homme assez « réac » ? Mais en même temps, vous avez dit votre sympathie pour les « indignés » et, vous avez affirmé sur un plateau télé : « Il y a du bon dans les idées du PTB. » Les voies de M^{gr} Léonard sont parfois impénétrables...

Sur le plan social, j'éprouve spontanément une grande sympathie pour la gauche.

Le primat de Belgique, un homme de gauche ?

Sur le plan social, j'oserais dire que oui : je suis un homme de gauche. Si j'avais été évêque en Amérique latine, dans un pays où il y a un régime social qui n'est pas démocratique et qui n'est pas en faveur des plus pauvres, je crois que je serais monté aux barricades. J'aurais participé au mouvement de la théologie de la libération, en tout cas à sa branche la moins inféodée au marxisme. D'où ma sympathie pour les Oscar Romero, les Helder Câmara. Cela me vient peut-être de mes origines sociales, tout de même très modestes ; de mon père, dont j'ai lu les ouvrages consacrés au syndicalisme chrétien. C'est très évangélique, la priorité accordée aux pauvres !

Jésus était-il un homme de gauche ?

Il ne raisonnait pas en termes de lutte de classes. Il rencontra aussi bien des personnes en difficulté dans des quartiers mal famés que des pharisiens dans des endroits huppés. Il était très proche des gens pauvres et, en même temps, il aimait manifester bien la fête, l'idée de célébrer joyeusement un événement. Ce n'est pas pour rien que certains ont accusé Jésus d'être un ivrogne et un gloton (il rit). Cela nous montre qu'il a mené une vie humaine normale. En même temps, il y avait chez lui cette verticalité, il renvoyait à « son » Père : « Vous êtes

d'en bas, moi je suis d'en haut. » Le personnage de Jésus est d'une grande complexité et, en même temps, d'une simplicité bouleversante.

Que pensez-vous de la nouvelle donne politique en Grèce ?

Ce que vivent les Grecs, un pays qui est le berceau de notre démocratie, me peine beaucoup. Je leur souhaite de réussir leur nouveau départ. Les cures d'amaigrissement continues, ce n'est pas très bon pour la santé des personnes. En termes économiques, il en va de même avec les cures budgétaires excessives. Il y a quelque temps, je me suis rendu en Grèce pour un pèlerinage de jeunes prêtres. J'ai senti comme ce peuple était humilié d'être marginalisé et tout le temps contrôlé. Me promenant avec quelques-uns de mes jeunes prêtres alors qu'il faisait froid, les gens ne voyaient pas que nous avions le col romain à cause de nos écharpes. Alors, ils nous prenaient pour des gens appartenant à la « troïka » et se mettaient à nous crier dessus : « A bas la troïka ! » On n'en menait pas large ! Je comprends qu'il y a des règles à respecter, mais un peuple ne peut pas vivre sous une telle pression.

Quel est votre regard sur l'indicible violence des « djihadistes » de l'État islamique autoproclamé ?

Je comprends les efforts qui sont faits sur le plan militaire pour essayer de juguler l'expansion de ce soi-disant « État » terroriste. Mes pensées se portent sur les victimes de cette barbarie. Je pense, bien sûr, à nos frères chrétiens d'Orient mais aussi aux victimes musulmanes. Je me sens solidaire des musulmans de chez nous, pour lesquels il n'est pas facile de vivre en se sentant amalgamés avec des criminels qui n'ont rien à voir avec eux. C'est pourquoi j'encourage tout ce qui se passe sur le plan du dialogue interreligieux. Il ne faut pas céder aux entreprises de ceux qui veulent semer la haine et la zizanie entre les communautés.

On aura quand même beaucoup tué « au nom de Dieu » dans l'histoire de l'humanité. Pour un homme de foi, n'est-ce pas interpellant ?

Ce n'est pas une consolation mais on a encore tué beaucoup plus au nom d'idéologies athées. Le nazisme était païen dans son essence et il a fait un nombre incalculable de victimes.

